

NIKITARONCALLI

Biographie critique de Jean XXIII

par

FRANCO BELLEGRANDI

Écrit en 1977, publié à l'origine en italien en 1994

Traduit par FRANÇOIS THOUVENIN,
*de l'anglais au français en comparaison étroite
avec la version italienne.*

Éditions Saint-Remi

– 2017 –

Le titre original : « *Nichitaroncalli. Controvita di un papa* ». Traduit à partir de la traduction anglaise, mais en collationnement étroit avec la version italienne originale. Les passages omis par le traducteur anglophone (sans doute américain) sont entièrement traduits ici de l'italien. Ce livre, écrit en 1977, n'a été publié pour la première fois qu'en 1994.

À Anita, pour son assistance précieuse, discrète et inlassable

© Tous droits réservés sur la traduction française.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr



Franco Bellegrandi, né à Rome, était journaliste et réalisateur. Durant les nombreuses années où il a exercé les fonctions de correspondant itinérant pour *L'Osservatore Romano* (avec le Comte Della Torre e Manzini) et celles de Camérier de cape et d'épée de Sa Sainteté, il a écrit dans des quotidiens et des revues italiennes et étrangères.

Il a publié des ouvrages de chroniques historiques et sociétales tels que « *Guida ai misteri e piaceri del Vaticano* » (guide des mystères et plaisirs du Vatican) et « *Il portone di piombo* » (la Porte de plomb), qui traite de l'*Ostpolitik* de Paul VI (éditions *Sugar*). Il a travaillé au bureau de presse des *Cavalieri del Lavoro*, et il a été vaticaniste dans le cadre de la rubrique religieuse de la RAI. Titulaire de la chaire d'histoire moderne à l'Université d'Innsbruck. Décoré de la Croix d'or du mérite par le Président de la République Autrichienne.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Reprendre en main le manuscrit d'un livre qui n'a jamais été publié, l'ouvrir, feuilleter ces pages écrites tant d'années auparavant, c'est comme pénétrer dans une maison restée longtemps fermée. Une maison qui fut la sienne, dans laquelle on a vécu, souffert, aimé.

Une fois rouvertes les fenêtres aux vitres poussiéreuses, tandis que la lumière du matin tire l'une après l'autre les pièces de l'obscurité, l'œil retrouve l'ancien agencement des objets, des meubles recouverts de housses, des livres anciennement familiers.

En s'approchant des murs et en écartant avec émotion le voile recouvrant un portrait, on croise le regard de quelqu'un qu'on a bien connu et aimé, qui a continué de vivre toutes ces années dans la pénombre de la maison fermée, avec exactement la même expression sur son visage, avec la même aptitude bridée à vous émouvoir par la splendeur de ses yeux, la grâce de ses traits, l'élégant et délicat maintien de toute sa personne.

Beaucoup de temps a passé, mais tout est demeuré en place dans la maison où, des années durant, aucune pièce n'a plus résonné, aucune voix n'a prononcé un mot.

Et cependant, pour cette raison même, le temps semble avoir laissé intactes les émotions anciennes indissolublement liées à ces pièces, à ce décor, à ce riche mobilier, à ces portraits voilés.

Aucune main importune n'est venue violer ce confinement ni changer de place quoi que ce soit.

Le temps s'est donc arrêté dans ces pièces, comme le tic-tac de la vieille horloge sur la console, parmi l'ombre et le silence, faute de la vie, de la spiritualité, des idéaux, des illusions et des passions exaltantes ou dévorantes qui avaient palpité entre ces murs tant d'années durant. Toutes choses qu'en entrant à nouveau dans cette maison, on trouve encore puissantes, intactes, sans pitié et ponctuelles dans leur « actualité » qui a survécu au temps comme aux événements.

Ainsi en va-t-il du manuscrit de ce livre, qui aurait dû être publié il y a bien des années, quand les faits relatés venaient de se

produire. Le texte en a été écrit d'un seul jet, sans retard dû à la réflexion, avec les voix des protagonistes toujours présentes à mes oreilles, comme l'écho des émotions qui agitaient encore mon cœur.

Car j'ai été personnellement témoin de beaucoup des faits que je rapporte, avec la conscience de me mouvoir dans un monde et parmi des personnages sur lesquels le rideau tomberait pour toujours. Où sont-ils aujourd'hui ? Ils se trouvent quelque part et y mènent leur propre vie. Ils sont pourtant effacés de l'Histoire qui, malgré eux, a tourné la page. Ils sont réduits au silence et perdus dans le grouillement de la foule anonyme. Telle est la version officielle que l'on entend continuellement. Et l'on est donc aujourd'hui porté à croire qu'une nation est représentée par un conglomérat de plébéiens en costume et cravate sur le visage desquels ne transparait pas la moindre trace de noblesse. Et ce sont eux, et toujours eux qui ont le pouvoir à l'heure actuelle. Pourtant, ces autres-là sont toujours vivants, du moins quand la mort ne les a pas encore rattrapés. Mais ils n'« existent » plus. Leurs uniformes brodés d'or, quand ils ne sont pas en vente chez un brocanteur, pendent au fond d'un placard. Leurs talents ont produit des livres dont les séides du pouvoir actuel ont décrété l'oubli. Ces hommes avaient un code de l'honneur qui leur prescrivait de se battre en duel pour laver une injure, ou alors de se suicider en cas de déshonneur. On disait d'eux, en les voyant à des cérémonies : « Quel air de noblesse ! Quel grand seigneur ! » Pourtant, certains d'entre eux prenaient le tramway pour se rendre à ces cérémonies, leur pardessus boutonné de bas en haut afin de masquer la queue de pie et les décorations, ce qui était une manière de supporter leur indigence avec dignité et *décorum*.

Mais ils n'« existent » plus...

Les derniers de cette espèce rare, que j'ai côtoyés et dont j'ai partagé l'amitié sous les voûtes dorées du palais du Vatican, m'ont fourni des documents et de précieuses informations pour mon livre, qu'ils m'ont encouragé à écrire. Puissent ma gratitude et

mon admiration pour leur courage parvenir jusqu'à eux, où qu'ils soient.

AVANT-PROPOS

On aurait pu intituler « Avant-propos de l'avant-propos » les lignes indispensables qui introduisent les pages ci-après. Car le sujet de ce livre n'est pas figé dans le temps, mais évolue au contraire avec lui. Il s'écoule grain par grain dans le vaste et inexorable sablier de l'Histoire, et l'on ne peut l'arrêter à aucun moment de son cours. Seule la mémoire est à même d'immobiliser ces moments dans ses archives illimitées, sur lesquelles le temps a pourtant les moyens d'agir puissamment, avec ses brumes et ses amnésies que l'on maîtrise plus ou moins et dont se sert la peu exigeante *humanae gentis*.

Jamais peut-être autant qu'aujourd'hui – un aujourd'hui enfermé dans le rapide passage des saisons – la réalité du monde contemporain n'a été bouleversée par des secousses aussi macroscopiques et imprévisibles, qui ont mis sens dessus dessous la géographie politique de la moitié du globe et ôté leur couvercle à des marmites dans lesquelles se cuisinaient d'hallucinantes intrigues.

Le macrocosme soviétique s'est peu à peu désintégré.

La totalité de son ordre monolithique quasi centenaire a été parcourue de lézardes et de fissures d'où – avec la rapidité d'un cauchemar étrange, et obéissant à une mystérieuse force centrifuge – se sont détachés et égaillés des fragments vitaux de cet empire qui semblait pourtant inexpugnable et indissoluble. Le communisme s'est désintégré d'un seul coup. Il n'existe plus. Et pour pouvoir se nourrir, la Russie, sébile en main, en est maintenant réduite à mendier l'aumône du dollar.

La dernière grande idéologie du vingtième siècle, à laquelle des millions d'hommes ont, volontairement ou non, livré leur intellect et sacrifié leur vie, s'effondre dans l'exaltation de la honte.

Le navire sombre, et les rats l'abandonnent en groupes successifs. Tous s'en éloignent précipitamment, et ceux qui professaient leur foi dans le communisme pour donner libre cours à leur avidité, les voici à présent qui jettent l'anathème sur lui.

Mais le fait qu'ils s'en distancient de la sorte en criant au scandale avec autant d'ostentation ne saurait annuler les faits et documents qui les accusent, les décharger de leurs responsabilités, effacer d'un coup de gomme le lourd passif qu'ils ont accumulé.

Malheureusement pour cette multitude de déserteurs, leurs péchés commencent à les rattraper avec une ponctualité tragicomique. C'est pourquoi le présent manuscrit – qui traite de ce rapprochement entre l'Église et le marxisme né dans les lumières et les ombres du pontificat johannique et vécu par l'auteur tout près du trône pontifical – frémit au souffle d'une actualité inimaginable lors de sa rédaction. La fuite en avant de l'histoire n'a fait que centupler l'éloignement de cette époque.

Une époque sanctifiée par la liturgie du prolétariat comme par de strictes réalités politiques et sociales affirmées avec solennité, et indestructibles en apparence. Une époque où ces pages jaunies par les ans ont été écrites avec une foi entière – quoique dénuée d'expérience – comme avec la justesse, la légitimité et l'honnêteté de l'intention. Des pages qui, étant beaucoup plus documentaires que littéraires, étaient destinées par l'auteur à un avenir semblant dépasser largement l'horizon d'une vie, mais avec une incertitude tout aussi entière quant au point de savoir si, comment et quand elles seraient confiées à l'imprimeur.

En fait, ces pages – où se mêlent le journal, la chronique et une histoire presque inconnue de la plupart des gens – sont entachées du péché originel d'une culpabilité qui mérite aujourd'hui d'être soulignée avec véhémence : celle de proposer, contre toute logique opportuniste, une « contre-biographie » de Jean XXIII soulignant l'engagement révolutionnaire de ce Pape, qui s'est attiré le surnom de « Pape des communistes ».

La chute soudaine du communisme soviétique a déclenché un chaos centrifuge dans les rangs disloqués de ce qui était jusqu'alors le parti de la faucille et du marteau. Nul ne s'était sali les mains avec les bolcheviques ; nul n'avait empoché le moindre rouble ; nul (grands dieux !) ne s'était jamais compromis avec Moscou. Mais depuis lors, comme dans les récits bibliques parlant de fléaux, les archives mi-closes du Kremlin ne cessent de darder

– comme autant d'éclairs mortels incinérant les hypocrites – d'irréfutables documents qui démontrent la coopération la plus étroite et la plus logique de ces individus avec la *Mamouchka* soviétique.

La plupart des médias, qui vont dans le sens du vent, pourchassent à présent les camarades perdus. Sauve qui peut ! Ce sont pourtant des générations entières qui ont embrassé le communisme, et nombreux sont ceux qui le portent encore dans leur cœur, à l'Ouest comme à l'Est ; mais surtout à l'Est, une fois l'ivresse terminée, après le premier goût plutôt amer trouvé à la réalité nouvelle.

Même le soir du 18 août 1991, date du coup d'État contre Gorbatchev, on ne comptait pas les camarades anti-manifestants qui pleuraient et riaient, le nez collé au téléviseur montrant les scènes martiales de ce putsch éphémère. Voici enfin que l'armée rouge de Staline, qui a soumis Berlin, venait rétablir le pouvoir inviolable du Parti contre la trahison de ces petits bourgeois que l'Oncle Sam avait achetés à la tonne ! Dans les profondeurs de son mausolée de la Place Rouge, la momie de Lénine s'était levée et appelait à la reconquête !

Ces esprits d'une pureté outrancière, ces respectables portedrapeaux de la fidélité, vécurent la nuit du putsch à travers leur imagination exaltée. Ils voyaient dans les cours des casernes, silhouettés par les projecteurs, ces officiers debout sur des chars en train de haranguer leurs troupes ; ils voyaient l'invincible drapeau rouge sang baigné par les commandants. Ils percevaient le grondement des moteurs et le cliquetis des chenilles.

Mais leur exaltation fut de courte durée, et amer fut leur réveil. Beaucoup furent désormais le vieux parti bien-aimé, que des mains diligentes ont châtré en le dépouillant de son emblème historique et charismatique.

Les nouveaux chiens de meute sont aux trousses des camarades compromis avec les agissements communistes. Mais dès que la piste excitante qu'ils suivent les conduit jusqu'aux pieds de la Porte de bronze, un impérieux coup de sifflet les stoppe net. Combien de temps encore durera cette obscure *omertà*, ce silence

officiel sur une politique du Vatican et une orientation ecclésiale auxquelles on doit cette si longue période de vaches grasses pour les partis communistes de notre époque ? Alors même que le couvercle de la marmite européenne a sauté et que les remugles du brouet marxiste font encore froncer le nez au monde entier, le seuil de la Cité léonine et des compromissions de celle-ci avec le communisme reste strictement interdit aux médias. Une dénonciation circonstanciée de la corruption et de la férocité sanguinaire dans lesquelles ont prospéré ces régimes, confortés par l'*Ostpolitik* du Vatican, illustre d'autant plus la grave responsabilité et la culpabilité morale de ceux qui ont ouvert l'Église catholique et le Vatican au communisme, ainsi que l'a voulu le Pape Roncalli et réalisé le Pape Montini.

Du point de vue des clercs en cause, ce silence imposé avec tout le poids de l'antique autorité est fort compréhensible : on ne peut en effet que susciter de la perplexité et une réprobation réfléchie en prêchant et poursuivant cette union contre nature entre le catholicisme et le marxisme, en appliquant – aux dépens de l'Église du Silence – une politique aussi complaisante envers les régimes communistes de l'Est ; il en sait quelque chose, ce Cardinal Agostino Casaroli, alors *monsignore*, chargé des affaires publiques du Vatican, vêtu de pourpre, mais ami des rouges au sein du gouvernement pontifical...

Le rideau de fer s'est déchiré, et les yeux du monde ont alors pu parcourir les pays de l'Est européen, satellites inviolés de la planète soviétique. L'horreur, la condamnation et l'indignation sont revenues tourmenter le bien-être opiacé du consommateur occidental, et ceux, innombrables, qui frayaient avec ces régimes par ouverture d'esprit ostentatoire ou opportunisme politique se sont dépêchés de prendre leurs distances avec le communisme. Mais la piste de leur retraite précipitée n'en est pas moins jonchée des louanges qu'ils ont répandues sur ces régimes et leurs hommes, de même que – pire encore – sur les politiques parfois sinistres approuvées et conduites par ceux-ci.

Je me rappelle ce que Giancarlo Vigorelli a écrit il n'y a pas si longtemps : « J'ai connu trois paysans éminents : Mao Tsé-Toung,

Ceausescu et Jean XXIII ». Je doute que de sa plume, trempée alors dans une encre opportuniste, il écrirait aujourd'hui cet hommage gratuit après le massacre de la place Tienanmen et la révélation de la brutalité féroce dont usait l'« éminent paysan roumain ». L'auteur de cette tirade historique n'aurait guère pu imaginer, en joignant ainsi ces trois personnages, qu'il y avait effectivement entre eux d'aussi graves et indéniables coïncidences qui, quelques années seulement après, allaient susciter des réflexions accompagnées de frissons rétrospectifs.

C'est là, justement, ce qui motive la présente « contre-biographie » de Jean XXIII, le Pape de Sotto il Monte¹, responsable de ce virage marxiste, œcuménique et non œcuménique qui allait susciter l'ouverture de l'Église et du Vatican au communisme ; d'un Vatican tout nouveau qui, avec Giovanni Battista Montini, atteindrait ensuite les objectifs consistant à conclure des accords publics ou secrets avec les régimes de l'Est, en commençant par liquider l'Église du Silence et son représentant le plus important, le Cardinal Mindszenty, Primat de Hongrie ; d'un Vatican qui s'apprêtait à ouvrir les bras aux « prêtres de la paix » politisés qu'ont inventés ces régimes, lesquels allaient soumettre à leur approbation la nomination des nouveaux évêques. De sorte que les évêques issus de cette récolte – tous des cardinaux en puissance – se trouvent revêtus du label AOC (appellation d'origine contrôlée) décerné par les régimes en question.

Mais l'homme moderne oublie vite. L'accélération des événements et la violence toujours plus raffinée que les médias exercent sur l'opinion l'ont rendu incapable de vivre autre chose qu'un présent hypnotique et de se souvenir ne serait-ce que du passé le plus récent. Il suffirait pourtant de faire appel à la mémoire pour dénoncer, ridiculiser et réduire au silence tant de ces « mouches du coche » que la majorité des citoyens portent à la tête des nations.

Quand l'Histoire aura-t-elle raison de ces Janus à deux têtes ?

¹ NdT : Nom du village natal d'Angelo Giuseppe Roncalli, en Lombardie.

La mémoire authentique, noble, non polluée, la mémoire *ad usum delphini* est l'épine dorsale de l'Histoire. Toutes les personnes qui sont au courant des événements auraient le devoir de consigner dans ses archives – si précieuses pour l'humanité –, sans réticence, sans fausse révérence même pour la pourpre et la tiare, les noms et agissements de ceux qui ont collaboré avec ces régimes qu'ils jugeaient invincibles. Par respect pour l'Histoire, on ne peut ni ne doit oublier la politique et les actions des grands personnages qui ont été à la tête d'immenses masses humaines auxquelles ils tenaient lieu de modèles, notamment ces pontifes romains qui ont promptement accepté le communisme et l'ont encouragé pendant si longtemps, avec lequel ils ont conclu des pactes en contradiction flagrante avec les principes et la religion qu'ils incarnaient, et dont la doctrine athéiste et matérialiste a pu, avec leur stupéfiante collaboration, proliférer toutes ces années durant au sein des masses occidentales. Un de leurs prédécesseurs¹, moins complaisant qu'eux, avait pourtant bloqué cette pénétration communiste du monde catholique, et il l'avait fait sans mâcher ses mots, en parlant même d'excommunication.

Heureusement pour nos descendants, l'Histoire n'a ni visage, ni couleur politique, et elle se moque bien de savoir si d'intouchables personnages se font rattraper ou non par ses vérités. Simplement, il est souvent très malaisé et impopulaire – les yeux fixés sur l'Histoire comme sur l'aiguille d'un infallible compas – d'écrire la vérité dont on a été témoin, ne serait-ce que sous un angle minime, quand cette vérité implique et emporte avec elle de tels personnages, qui ont dans leurs mains les foudres du pouvoir.

Bravant ces foudres, et avec la conviction d'agir selon mes principes, j'ai transmis mon manuscrit à l'éditeur. Car il m'aurait semblé indigne – précisément du fait de ces principes bien ancrés – de soustraire la tessère d'une expérience personnelle singulière

¹ NdT : Il s'agit du Pape Pie XI, qui a condamné le communisme dans son encyclique *Divini Redemptoris* ; la menace d'excommunication, elle, a été lancée par Pie XII, qui avait du reste participé à la rédaction de cette encyclique.

et non répétable à la vaste mosaïque de la mémoire, et aussi – qui sait ? – de l’Histoire.

CHAPITRE I

*« La seule vraie bataille de l'Histoire
est celle pour ou contre l'Église de Jésus-Christ »*

Saint Jean Bosco

« Jamais, peut-être, un Pape n'a rendu l'âme dans un concert humain plus unanime... » C'est par ces mots que s'ouvrait le numéro de *L'Osservatore Romano* des lundi 3 et mardi 4 juin 1963, sur la première page de l'édition spéciale annonçant la mort de Jean XXIII, survenue le lundi 3 juin à 19h49.

Cette affirmation du journal officiel du Vatican m'avait frappé et amené à réfléchir tandis que le mardi 4 juin, en fin de matinée, je montais jusqu'aux appartements pontificaux afin de rendre hommage, en tant que dignitaire de la Cour pontificale, à la dépouille de Pape défunt. Du fait de mes responsabilités¹ et de la position de chroniqueur que j'occupais depuis longtemps à *L'Osservatore Romano*, j'avais vécu dans les coulisses, jour après jour, tout le pontificat d'Angelo Giuseppe Roncalli. Un pontificat surprenant, voire stupéfiant et – ajouterai-je aujourd'hui – fatal pour la survie de l'Église comme pour le sort de l'humanité entière. J'avais vite entrevu deux ou trois choses : la formidable volonté réformiste et progressiste se cachant derrière l'aimable et humble physionomie du Pape Roncalli, sa vraie personnalité, dont se dégageait une compétence et une astuce diplomatiques consommées, sa parfaite connaissance de la psychologie humaine, l'ironie et la bonhomie dont il épiçait ses relations avec autrui, notamment ses collaborateurs directs. Au cours de son bref pontificat, qui devait durer moins de cinq ans, mais qui allait se révéler assez explosif pour bouleverser vingt siècles d'Église, je m'étais entretenu avec des cardinaux et des évêques sidérés par la

¹ Camérier de cape et d'épée de Sa Sainteté.

fulgurante rapidité des décisions papales ; j'avais constaté le désespoir de ces vieux et vénérables hommes d'Église, qui voyaient dans le deuxième Concile œcuménique du Vatican la suprême expression de la volonté réformatrice de Jean XXIII et le commencement de la désintégration de ce bloc monolithique qu'était l'Église jusqu'à Pie XII. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces pages, les douloureuses prévisions de ces hommes âgés me semblent rétrospectivement prophétiques.

Un jésuite américain résidant à Rome, caché sous le pseudonyme de Xavier Rynne, a révélé dans le *New Yorker* de la deuxième semaine de juillet 1963 que lorsque le Cardinal Domenico Tardini, Secrétaire d'État, qui était l'un des cardinaux les mieux informés de la situation de l'Église dans le monde, avait appris l'intention de Jean XXIII de convoquer un concile, il avait – en bon Romain n'ayant pas la langue dans sa poche – confié à ses proches que selon lui, le Pape était « devenu temporairement fou ». Et le Concile œcuménique s'est vite révélé être une machine infernale dont la dynamite marxiste n'a pas tardé à exploser.

Il suffit de considérer qu'après la promulgation de l'encyclique *Pacem in Terris*, dans laquelle le Pape Roncalli proclamait que « ... *il peut et il doit y avoir une coopération entre les catholiques et les régimes communistes sur le plan social et politique...* »¹, Lors des élections italiennes du 28 avril 1963, les communistes ont obtenu un million de voix de plus que lors des élections précédentes, cinq ans auparavant. Ce premier succès retentissant du Parti Communiste Italien (PCI) fut attribué unanimement à la politique de Jean XXIII,

¹ NdT : Je n'ai trouvé trace de ce passage particulièrement compromettant dans aucune des trois versions (italienne, anglaise et française) de *Pacem in Terris* sur le site officiel du Vatican consacré aux encycliques papales. Aurait-on jugé prudent de l'en expurger depuis que Franco Bellegrandi a rédigé son manuscrit ?... En tout état de cause, s'il y a eu caviardage du texte de cette encyclique, on l'imagine moins facilement du côté de Bellegrandi que de celui de l'Église conciliaire. Le manuscrit a été écrit en 1977 et n'a été publié en italien qu'en 1994. L'auteur aurait pu repérer cette expurgation et la signaler dans sa préface, rédigée bien des années après les événements dont il traite (dit-il, mais sans préciser sa date). S'il ne l'a pas fait, c'est qu'elle lui a échappé (ce qui est peu probable) ou qu'elle a été effectuée après sa mort.

qu'on a appelée « gauchisme ecclésiastique » de son vivant, puis *giovannismo* [johannisme] après sa mort.

La déclaration que le Secrétaire Général du PCI, Palmiro Togliatti, a faite au quotidien florentin *La Nazione*, dans une interview du 26 août 1963, est d'une éloquence lapidaire : « Dans cinquante ans ? J'ai peut-être tort, mais le monde sera dominé par nous et les catholiques, et nous trouverons sûrement un terrain propice à une collaboration avec eux [...] Nous ne connaissons jamais un temps de parfaite *Civitas Dei* : le marxisme en est bien conscient. Peut-être que les plus intelligents des catholiques le savent et savent aussi où va le monde, mais ils ont peur. Ils craignent, par exemple, d'examiner en profondeur ce phénomène considérable qu'a été le "pontificat johannique". Il s'agit non seulement de paix immédiate, mais d'une compréhension humaine supérieure, du rapprochement mutuel que nous serons en mesure d'opérer. Dans l'immédiat, en outre, le phénomène "johannique" aura consisté à créer un catholicisme responsable dans le domaine politique. Il y a là les prémices d'une transformation du monde... »

Douze jours après que le dirigeant communiste italien eut fait cette déclaration, et soixante-douze jours exactement après la mort de Jean XXIII (le 14 août 1963), le magazine soviétique *Nauka i Religia* (Наука и религия) publiait un article d'Anatoli Krassikov dans lequel l'auteur – après avoir reconnu que « ... Le Concile œcuménique, qui doit reprendre ses travaux le 29 septembre, a déjà montré qu'au sein des hiérarchies ecclésiastiques, il existait une forte tendance à rejeter les vieilles méthodes de Pie XII... » – reconnaissait au Souverain Pontife récemment décédé les qualités d'un « ... homme politique sage et prévoyant qui a perçu avec réalisme les changements se produisant dans le monde et qui a su évaluer les impératifs de l'heure... » Puis, commentant l'encyclique *Pacem in Terris*, le journaliste russe écrivait que Jean XXIII « ... expose pour la première fois dans un document officiel la question d'une possible coopération entre les catholiques et les non-catholiques dans la recherche d'un but intéressant l'humanité entière. Il écrit de façon explicite que la ré-

conciliation, qui hier encore semblait impossible, est nécessaire aujourd'hui ou pourrait le devenir demain... »

Il est de fait que le « rapprochement » souhaité s'est révélé être d'une utilité inattendue pour les marxistes. Par contre, il a éloigné de l'Église un nombre considérable de croyants qui ne la reconnaissaient plus dans l'Église conciliaire. J'ai en mémoire et dans le cœur ce que le Cardinal Mindszenty m'a dit à Vienne le 18 octobre 1974. J'avais demandé au Primat de Hongrie, cloué par deux fois à la croix de son martyr, d'abord par la furie et la férocité des sbires marxistes, puis par la froideur impitoyable du Pape Montini : « Quelle est la véritable Église, celle – officielle – qui fraternise maintenant dans le monde avec l'athéisme marxiste, ou bien celle qui est abandonnée de Rome parce qu'elle est restée fidèle à la tradition ? » Et le vieil évêque m'avait répondu instantanément : « Celle qui est abandonnée de Rome. »

L'Histoire se chargera de mettre en lumière l'immense utilité que le Vatican de Jean XXIII et Paul VI aura eue pour le communisme et son affirmation dans le monde. À ceux qui lui demandaient ce qu'il pensait des relations entre le Vatican et les pays communistes, l'archevêque français Marcel Lefebvre a répondu, dans les colonnes du quotidien *Vita* du 27 février 1977 : « Il suffit d'en juger par le résultat obtenu : une progression mondiale du communisme sur tous les fronts. Le Vatican mérite la reconnaissance des Soviétiques pour la contribution extraordinaire qu'il a apportée à leur victoire. Nous verrons peut-être bientôt comment se manifestera cette reconnaissance. »

De par sa gigantesque conflagration, le Concile a donc détruit la cohésion du corps ecclésial tout entier, suscitant ainsi la désorientation, la division et l'hostilité parmi les fidèles.

Telles étaient mes cogitations en cette fin de matinée du 4 juin 1963 tandis que je montais jusqu'à l'appartement du Pape. J'avais choisi de ne pas prendre l'ascenseur pour éviter la file d'attente des personnalités du corps diplomatique et du clergé qui se renouvelait continuellement dans le petit vestibule donnant sur la cour Saint-Damase, où les grandes limousines noires allaient et venaient sans cesse. Par-dessus tout, cette vivante image de

L'« accroissement du consensus humain » me faisait tressaillir par son contraste évident avec la réalité, et j'en souriais d'amertume intérieurement. Un silence écrasant accompagnait ma montée solitaire de l'antique escalier du Palais apostolique. Comme toujours, j'étais impressionné par cette ascension à travers les cours, les murs immensément hauts chargés d'histoire, les centaines d'antichambres du palais du « Souverain Pontife ». Il me semblait m'élever pas à pas vers des hauteurs mystiques. Tandis que je gravissais les très vieilles marches plongées dans la pénombre, j'avais l'impression de percevoir les battements de cœur de ce vénérable et magnifique édifice dû à Bramante, qui enfermait en ses murs, depuis des siècles, la respiration, la pensée et la vie des Papes. C'était comme si j'avais laissé là-bas, à mes pieds, sur la place Saint-Pierre noire d'une foule silencieuse, toute la réalité, toute l'histoire amère et profanée de notre temps, toutes les interrogations emmêlées et inquiétantes pour l'avenir immédiat, ainsi que ma propre identité humaine, avec sa capacité d'observation détachée, avec son esprit critique et analytique, avec son cynisme désenchanté dans l'évaluation des événements, avec toute sa désillusion sans limites, consciente d'elle-même, peut-être aussi résignée. Bref, je montais tout trépidant vers cette chambre qui avait été visitée par l'Ange de la mort. Et comme je parvenais à la fin de mon ascension, je sentais mon âme envahie d'une obscure inquiétude, d'une angoisse profonde, d'une poignante mélancolie. J'entendais mes pas résonner marche après marche sous les voûtes quadri-centenaires, et d'un seul coup, la cause de cet état d'esprit m'apparut de façon douloureuse, distante, presque lunaire : en un silencieux battement d'ailes et descendant vers moi depuis les escaliers qui se dissolvaient dans l'ombre, me revint – comme le souffle d'une caresse sur le cœur – le souvenir du paysage lacustre de Castel Gandolfo et de la profonde tristesse de ce soir d'automne où, sur les rives du lac, Pie XII avait rendu son âme à Dieu. Je m'arrêtai un moment, respirant ce silence irréel qui baignait l'intimité plus profonde, plus secrète du Palais apostolique, évocatrice des fantômes et des souvenirs d'un temps dont

l'oubli avait été imposé à tous, *Urbi et Orbi*, par une volonté mystérieuse, mais extrêmement puissante.

Comme par une prémonition, le dernier grand Pape de l'Histoire avait voulu mourir dans le calme magique de ces bois qui furent sacrés pour les Romains, loin de ce Vatican qui lui était devenu ennemi.

Quelques mois après le décès du Pape Pacelli, j'avais rencontré au Palais Farnèse, illuminé à l'occasion d'une réception donnée par l'ambassade de France, le Cardinal Eugène Tisserant, qui m'honorait de sa confiance. Le vieux prélat avait conservé sous la pourpre son courage et sa franchise d'ancien officier de spahis, et il m'apprit, indigné, en marchant rapidement sous les plafonds ornements de ce magnifique palais Renaissance, que durant les dernières semaines de la maladie de Pie XII, certains représentants de la hiérarchie vaticane avaient commencé à désobéir ouvertement. Il me dit encore, avec son fort accent français et une netteté toute militaire, derrière sa grande barbe blanche descendant presque jusqu'à la croix pectorale, que la religieuse allemande attachée à la personne du Pape, l'inoubliable Sœur Pasqualina – dans le monde Josephine Lenhert – avait eu à subir un extrême affront de la part des ennemis de Pacelli. Pie XII était à l'agonie. La religieuse, qui s'était précipitée au Vatican afin d'y prendre du linge pour le Pape, s'était vu ensuite refuser l'usage de la voiture de service pour retourner le plus vite possible au chevet du Pontife mourant, à Castel Gandolfo. Le très érudit cardinal français, Doyen du Sacré Collège, Bibliothécaire et Archiviste de la Sainte Église Romaine, se distinguait de ses confrères par une personnalité « tout d'une pièce ». Il était respecté et craint au Vatican pour deux raisons précises : son rude courage, qui l'amenait à exposer clairement et sans ambages son opinion devant n'importe qui, et le fait d'être au courant d'une quantité de secrets « gênants » liés au passé de maintes personnalités vaticanes. Le Cardinal et ancien officier français possédait en effet ses propres archives, abondan-

tes, continuellement enrichies et mises à jour, qui contenaient des documents d'une grande valeur historique, souvent d'un caractère explosif, rassemblés avec méthode et compétence en un presque demi-siècle d'activité au service du Saint Siège. L'éminent cardinal à la longue barbe blanche connaissait donc chacun des ennemis de Pie XII et du « pacellisme ». Dans ses archives figurait, par exemple, le « credo » marxiste de celui qui n'était encore que Mgr Giovanbattista Montini, Substitut du Secrétaire d'État de Pie XII, et qui en 1945, entretenait des liens d'amitié avec Palmiro Togliatti, Secrétaire du Parti Communiste Italien, lequel venait de rentrer d'Union Soviétique. Mgr Giuseppe De Luca, éminent latiniste, mais mal informé et ami du dirigeant marxiste, avec qui il partageait l'amour des classiques italiens, avait parrainé cette dangereuse amitié, qui fut pour Togliatti le premier et inespéré succès obtenu – sans lever le petit doigt – sur le territoire italien, à peine le fascisme liquidé. Ce mariage ultrasecret entre le diable et l'eau bénite devait rapidement porter ses fruits. Par le biais des milieux protestants de l'Université d'Uppsala, en Suède, et de leurs liens avec l'orthodoxie russe, le Substitut de la Secrétairerie d'État de Pie XII fit savoir au Kremlin que « ... Ni l'Église, ni le Vatican n'approuvent unanimement les orientations politiques du Pape Pacelli en vue de l'avenir ». Ces initiatives ultrasecrètes de Giovanbattista Montini n'échappèrent cependant pas à Mgr Tardini. Ce n'est nullement un hasard si celui-ci et Mgr Tisserant, de tempéraments si opposés – l'un étant aussi rationnellement ambigu que l'autre était extraverti – n'entretenaient pas de bons rapports. Dans les archives du Cardinal Tisserant aboutirent – avec d'autres importants documents sur la délicate « affaire » – les rapports secrets que l'archevêché de Riga avait adressés à Pie XII et dans lesquels sont décrits – une masse de preuves à l'appui – les contacts que Montini entretenait à l'insu du Pape avec des émissaires de l'Union Soviétique et de ses États satellites, ainsi que les résultats ultrasensibles de l'enquête secrète que Pie XII avait aussitôt confiée à un agent des services secrets français. Ce dernier avait réussi à mettre la main sur une série de lettres attribuées à Montini et signalant au KGB (la police secrète soviétique) les

noms et déplacements des prêtres – jésuites pour la plupart – qui exerçaient clandestinement, ces années-là, leur ministère au sein de la population du monde communiste soumise à des persécutions religieuses.

Cet agent devait ensuite déclarer à l'auteur français Pierre Virion : « ... J'ai été stupéfait en lisant ces lettres accusatrices, écrites sur le papier à en-tête de la Secrétairerie d'État de Sa Sainteté »¹.

Quant à Pie XII, il s'évanouit aussitôt après avoir lu les lettres en question. Cloué au lit de nombreux jours durant, il ordonna le départ immédiat de Montini pour Milan, premier diocèse vacant alors disponible en ces heures de terrible angoisse. Le futur Paul VI dut quitter sans délai ses fonctions aux Vatican, qui le mettaient pratiquement au niveau de Secrétaire d'État, poste que Pie XII avait en fait laissé vacant après la mort en 1944 du Cardinal Maglione.

Montini tourna donc le dos à Rome et à la grande douleur qu'il avait causée au cœur du Souverain Pontife, et il débarqua à Milan conformément à l'antique norme vaticane « *promoveatur et removeatur* » (sanctionner en promouvant). Cela se passait à la fin de l'automne 1954. Afin d'obtenir le très convoité « Galero », c'est-à-dire le chapeau de cardinal, l'hamléitique prélat originaire de Concesio allait dès lors devoir attendre l'élection au Siège de Pierre de son « précurseur » Roncalli².

¹ Pierre Virion devait confier cette information à la vaticaniste Gabrielle de Montemayor, rencontrée à Rome en juin 1974. Celle-ci en reçut confirmation auprès d'un haut magistrat romain, le docteur Giulio Lenti, qui en avait lui-même été informé par Mgr Domenico Tardini, auquel il était lié par une amitié de longue date.

Le Pape Pacelli, extrêmement angoissé par une telle révélation, avait aussitôt convoqué Mgr Tardini.

Mgr Georges Roche, secrétaire du Cardinal Tisserant, a rapporté cet épisode dans son livre « Pie XII devant l'histoire » (éditions Robert Laffont, Paris).

² Trente ans après les faits, Antonio Spinosa écrit ce qui suit dans « *Pius XII, l'ultimo papa* » (Pie XII, le dernier pape », le Scie Mondadori, octobre 1992, p. 357 et 358) :

« À la fin de cette même année 1954, le Pape nomma Montini archevêque de Milan. A-t-il voulu l'éloigner de lui ? Au mois d'août était mort dans la capitale

Bien entendu, le Vatican réorienté dans le sens moderniste essaya par tous les moyens de mettre la main sur ces archives. Le Cardinal Tisserant, acculé, dut donc les livrer, mais non sans en avoir préalablement fait photocopier le contenu par son secrétaire, l'abbé George Roche. Des années durant, après la mort de Tisserant, le Vatican harcela en vain Roche et la nièce du défunt cardinal pour pouvoir acquérir à prix d'or ces photocopies qui faisaient déjà le tour du monde.

En définitive, le cimentier Carlo Pesenti, qui avait réussi à acheter les précieuses archives à Roche pour 450 millions de lire, les céda au Vatican (représenté par Mgr Benelli) en échange d'un

lombarde le Cardinal Schuster, bénédictin, titulaire de l'archidiocèse ambrosien, et dès le début du mois de novembre suivant, le Souverain Pontife le remplaça par Montini.

« Pie XII en fit l'annonce aux principaux représentants des hommes de l'Action Catholique réunis devant sa résidence de Castel Gandolfo. "Vous ne m'avez jamais déçu, et j'en suis heureux", dit-il aux personnes présentes, en se tournant particulièrement vers Luigi Gedda, le père Lombardi et Mgr Fiorenzo Angelini, assistant de l'association. Puis, il ajouta : "À présent, je dois vous communiquer une nouvelle : Son Excellence Mgr Giovan Battista Montini est le nouvel archevêque de Milan". Il fut applaudi longuement et chaleureusement, mais beaucoup de ces hommes – à ce qu'il s'est dit depuis – n'avaient pas compris la signification cachée de cette nomination...

« Montini n'était pas heureux du tout de sa nomination. Au contraire, son ami le Père camaldule Anselmo Giabbani, le rencontrant à cette époque, lui trouva l'air égaré. "Sa physionomie, témoigna-t-il, avait changé, le ton de sa voix s'était altéré, et ses gestes étaient moins expressifs".

« On a parlé d'un véritable exil imposé au prélat qui avait osé "trahir" – le terme est très fort – le combat antisocialiste et anticommuniste de Pacelli.

« Sœur Pasqualina avait vu pleurer le Pape, rendu amer par l'attitude d'ouverture de Montini vis-à-vis de ces milieux. L'intéressé avait déjà attiré l'attention du Cardinal Ottaviani, Vice-Secrétaire du Saint Office ; celui-ci figurait, avec Luigi Gedda, parmi ceux qui accusaient Montini de flirter avec Fanfani et d'aspirer à l'avènement d'une démocratie chrétienne autonome par rapport au Vatican.

« Il s'en trouvait d'autres pour aller jusqu'à dire que Montini avait même assisté à certaines messes noires. C'est le Père Lombardi qui en informa le Pape. »

prêt bonifié de cinquante milliards de francs suisses. Pesenti avait en effet besoin à l'époque, pour son groupe bancaire et l'acquisition de deux banques, à Munich et Monte Carlo, des prêts en devises étrangères consentis par l'Institut pour les Œuvres de Religion (Mgr Marcinkus, Mgr De Bonis et le docteur Strobel).

L'intérêt que Pesenti avait dans cette affaire était de pouvoir utiliser l'institut du Vatican à la fois comme garant et co-garant de ce crédit et de réaliser un profit sur la différence entre le change officiel et le change « au noir ».

Le front anti-Pacelli, progressiste et partisan du « dialogue » comme de l'« ouverture », était donc une réalité concrète et déconcertante quelques années déjà avant la mort de Pie XII.

Le Pape Pacelli ne plaisait pas du tout aux agitateurs des temps nouveaux, qui voyaient en lui le Souverain Pontife le plus antidémocrate de l'Église moderne : il n'avait convoqué que deux consistoires – en 1946 et 1952 –, et il avait lancé la grenade de l'excommunication dans les pattes du marxisme ; en outre, la République italienne née de la Résistance ne pouvait lui pardonner l'amour excessif qu'il avait témoigné, selon elle, aux peuples germanophones entre 1914 et 1945 ; conformément – ainsi qu'on pouvait s'y attendre – à la Grande Encyclopédie Soviétique (entrée « Catholicisme », Vol. 20, p. 379), qui présente Pie XII comme germanophile.

Les ennemis d'Eugenio Pacelli se tenaient dans l'attente de sa mort. Il leur fallait désacraliser le personnage du *Pastor Angelicus* et son pontificat de vingt ans, car il était impératif de le rendre misérablement humain aux yeux des masses. Ainsi donna-t-on à son agonie ce tour terrifiant consistant à faire de la mort d'un Pape une grotesque tragédie à jeter en pâture à la curiosité vulgaire, vorace, inextinguible de l'*homo consumericus*. Des rédacteurs en chef sans scrupule¹ achetèrent à coups de millions l'Archiâtre pontifi-

¹ NdT : ceux de *Paris Match* et d'un magazine italien. Outre ce manquement à l'éthique médicale la plus élémentaire, le médocastre en question avait complètement raté l'embaumement du Pape. Pour ces deux motifs dont un seul aurait suffi, il fut licencié dès après la mort de Pie XII et rayé de l'ordre des méde-

cal Riccardo Galeazzi Lisi, rebaptisé « le vautour au Leica », qui, armé de son appareil photo et avec une précision clinique dénuée de toute humanité, scruta et fixa sur la pellicule, jour après jour, le visage d'Eugenio Pacelli ravagé par l'agonie. Ainsi fut offerte publiquement, en première page des journaux, l'image d'un Pie XII mourant, la tête à la renverse sur ses oreillers, le visage émacié et mangé par une barbe de plusieurs jours, les yeux clos et enfoncés, la bouche ouverte sur un râle ultime. Cette image se vendit comme des petits pains auprès des foules avides de profanation. Elle traîna sur les tables de bistrot entre une tasse de cappuccino vide et des mégots de cigarette. Elle s'étala des jours durant dans les kiosques à journaux entre les magazines sexy et les tabloïdes, avant de finir dans des poubelles.

La télévision eut, elle aussi, sa part de charognard dans cette féroce mise en pièces d'un mythe. De sorte que l'agonie de Pie XII, avec chacun de ses détails hallucinants, entra dans tous les foyers italiens, où on l'observait pendant les repas entre deux fourchetées de spaghettis, entre deux gorgées de vin. Lorsque Pie XII se promenait dans les jardins du Vatican, les gardes de service avaient ordre de se cacher derrière des arbres, et personne d'autre que la Sœur Pasqualina n'avait jamais violé l'intimité de ses appartements, de sa table de travail ou de ses documents. Or, c'est ce Pape, le plus réservé de l'histoire moderne, qui fut ainsi exhibé, mourant, au monde entier. Toute l'intimité dramatique de son humanité agonisante, de son lit froissé par les affres de la mort, tout cela fut livré à la frénésie du voyeurisme public avec une méticulosité ignoble et sans pitié.

J'étais submergé par le souvenir d'une telle mort tandis que je recommençais à monter lentement les marches de pierre faisant résonner mes pas et que je me rapprochais de l'autre chambre papale mortuaire. Un abîme séparait pourtant ces deux décès. La mort du *Pastor Angelicus* s'était produite dans un climat de tragédie grecque. Elle avait refermé un chapitre de l'histoire de l'Église et de l'humanité beaucoup, beaucoup plus long que les vingt années

cins, bien qu'il eût obtenu ensuite d'y être réintégré en arguant d'un vice de forme.

de ce pontificat. Pie XII avait vécu et agi de manière lumineuse, comme un soleil de spiritualité ; mais avec une précision consommée, le nouveau monde qui faisait son entrée sur la scène de l'Histoire avait transformé sa mort d'ici-bas en un massacre iconoclaste. Alors que Jean XXIII, réformateur et progressiste, responsable, avec le Concile, des doutes et du destin obscur vers lesquels plongeaient l'Église et l'humanité entière, était mort dans une atmosphère dégoulinant de sérénité, d'optimisme, presque de bonheur, aimé et adulé des siens au Vatican, instrumentalisé dans le monde comme aucun pape ne l'avait jamais été, encensé par les marxistes, auxquels il avait ouvert de façon inespéré les portes de la citadelle chrétienne.

Quelques années seulement avaient passé depuis la mort de Pie XII. Tandis que je me remémorais l'événement durant ma montée solitaire jusqu'aux appartements pontificaux, un siècle me semblait s'être écoulé depuis lors. Je me rappelais avec une lucidité aveuglante cet après-midi d'attente sur le parvis de la basilique Saint-Jean, le détachement de la Garde noble déployé devant les grilles, le soleil faisant étinceler les casques dorés et rougeoyer les vestes écarlates. Je me rappelais, par rapport à cet alignement d'aristocrates romains, l'aspect irrémédiablement petit-bourgeois¹ des représentants de l'État italien. Étaient présents, bien entendu, les Démocrates chrétiens au grand complet. Ceux-là mêmes qui, environ cinq ans après, accompliraient le geste historique de se jeter dans les bras des communistes. Ces « pygmées bavards » de la politique italienne, ainsi que les appelait le général De Gaulle, se pressaient comme des écoliers dans leurs queues-de-pie flam-bant neuf, leurs chapeaux haut-de-forme tenus dans le dos, visiblement mal à l'aise au milieu de toute cette noblesse en armes. Puis, ce furent l'arrivée du cercueil en provenance de Castel Gandolfo et le déploiement du long cortège funèbre à travers les rues du vieux Rome, dans le lugubre grondement des cloches, entre deux rangées de foule massée en silence, car ce n'est que plus tard que s'imposerait la mode d'applaudir les défunts. Le Pape romain

¹ NdT : en français dans le texte.